

Chenjerai Hove

# Espoir fugitif

et autres poèmes

traduit de l'anglais par Julien Le Bonheur, Aurélia Lenoir, Laure Manceau,  
Christine Michel, Cécile Pournin, Jean-Pierre Richard et Françoise Smith

Né en 1954 près de la ville minière de Zvishavane en Rhodésie du Sud (l'actuel Zimbabwe) dans une famille « royale », Chenjerai Hove est aujourd'hui l'auteur d'une quinzaine d'ouvrages, écrits les uns en shona, les autres en anglais. Un an après l'Indépendance du pays, quatorze de ses poèmes en anglais, inspirés par la guerre de libération dont il est le témoin, sont inclus dans *And Now the Poets Speak* (Mambo Press, Gweru, 1981), une anthologie fondatrice qui rompt avec la tradition littéraire coloniale. De 1984 à 1989, il préside l'Union des écrivains africains et crée la Foire (annuelle) du Livre de Harare. Son premier roman en anglais, *Bones* (Baobab Books, Harare, 1988) obtient en 1989 le Noma Award, prestigieux prix littéraire d'Afrique. En 1991, Baobab publie un deuxième roman de Hove en anglais, *Shadows*. La même année, Chenjerai Hove, très engagé au sein du mouvement démocratique dans son pays, participe à la fondation de l'Association zimbabwéenne des droits de l'homme. Il signe régulièrement des tribunes dans la presse, au Zimbabwe et à l'étranger, où il critique la dictature et la démagogie du Président Robert Mugabe. Il dénonce les emprisonnements arbitraires infligés aux opposants du régime. En 1996 paraît son troisième roman écrit en anglais, *Ancestors* (Picador, Londres).

Surveillé et harcelé par la police du régime, il lui est de plus en plus difficile d'être publié au Zimbabwe et d'y travailler comme éditeur. En octobre 2001, menacé de mort, Chenjerai Hove doit quitter sa femme et ses quatre enfants, contraint à l'exil. Il est accueilli près de Paris, en résidence dans une Ville-Refuge du Parlement international des écrivains.

Plusieurs de ses œuvres ont été traduites en français, allemand, japonais, norvégien, suédois, hollandais et danois. Ses trois romans composés en anglais ont paru chez Actes Sud : *Ossuaire* (1997), *Ombres* (1999), *Ancêtres* (2002).

À l'occasion du dernier printemps des poètes, les étudiants en DESS de traduction littéraire de l'UFR d'Études anglophones de l'Université Paris 7 ont, sous la direction de Jean-Pierre Richard, traduit un choix de poèmes, extraits de différents recueils, de Chenjerai Hove, en vue d'une lecture publique, à laquelle l'auteur a participé en faisant entendre les originaux en anglais.

Robert Davreu

## ESPOIR FUGITIF

Les cœurs boiteux s'élançant vers le ciel  
et les gorges malades noircissent  
quand l'orage tonne, gronde  
pour purifier les tribus souillées  
par la profanation des hommes  
au cœur fardé  
Et lèche la plante nue d'âmes déchirées,  
Qui cherchent à effacer par le plomb  
La dette qu'ont si peu envers des multitudes.

traduit par Françoise Smith

## UNE ÉPOUSE DÉCHIRÉE PAR LA GUERRE

Cette guerre !  
Je suis lasse  
D'un mari qui jamais ne dort  
Montant la garde au foyer  
Ou partant sous les drapeaux  
Sans jamais dormir !

Peut-être qu'en lui-même il se dit :  
« Je suis las d'une femme  
Qui jamais ne meurt  
Pour qu'enfin je cesse  
De monter la garde. »

traduit par Christine Michel

## CULTIVATEUR EN EXIL

Ne fermez pas  
La fenêtre ni les rideaux  
Car l'Afrique là-bas  
Fait entendre ses mots :  
Le crépitement de la pluie sur le cœur  
Fredonne d'éternelles mélodies :  
Si seulement mon joueur  
De tambour était ici...

traduit par Christine Michel

## CHOSES DU CIEL

Des nuages sombres dérivent au gré du cœur,  
Léger, le cerf-volant évolue avec grâce  
Tandis que les serres de l'aigle déchirent le ciel  
et que ses yeux dessinent le contour de ma tête.

De ses ailes elle frôle l'air  
Et caresse de sa poitrine les joncs du courant.  
Regarde ! le faucon plane aussi  
Il dépasse à tire-d'aile une feuille envolée au vent  
Et le cœur de la colombe palpité  
Sous un cou épuisé.  
La colombe fend l'air de ses courbes  
Qui éventent le ventre de l'homme  
Pour faire marcher le cœur sur la pointe des pieds.  
Un avion vrombit,  
Machine de métal,  
Lames et flèches de mort  
Qui pillent le ciel  
Et luttent contre l'air,  
Comme si un jour,  
L'homme allait replier les cieux  
Y envelopper ses oignons  
Pour les envoyer par colis sur Mars.

traduit par Aurélie Lenoir

## AU MÊME ENDROIT

Un vieil homme aux pensées grises  
Précipité en avant, pressé  
par l'impulsion du passé,  
s'arrête pour se gratter les entrailles  
grignotées par un pou affamé.  
Puis j'attendis mon tour  
il arriva,  
un monsieur, un bon monsieur s'arrêta  
farfouilla dans son sac  
palpa ses billets devenus insaisissables  
et renifla, gonflé de dégoût.  
Occupés à faire l'inventaire  
au même endroit  
tous les trois  
jeunes et vieux  
nous contemplons ce qu'il reste de nous,  
les vestiges de nos heures déclinantes.

traduit par Aurélia Lenoir

## LETTRES À ÉZÉCHIEL

Mon frère

Notre père se meurt, il s'éteint chez nous  
Appelle chaque jour ses défunts  
pour qu'ils l'emmènent avec eux.  
Il agonise et souffre sur son lit de mort  
privé d'oreiller.

À la façon dont tu écris  
tu ignores  
que je suis né à nouveau  
et que j'ai trouvé mon père  
Il attend au ciel.  
Il vit pour l'éternité  
Pour ne pas mourir  
Comme ton père de sang.

## Mon frère

Notre père est vieux,  
Vraiment très vieux,  
comme une toile d'araignée  
oubliée au fond d'une case  
Et toi, tu prétends  
Que notre mère est infidèle,  
Maman dit qu'elle se pendra  
Tant que tu ne viendras pas montrer  
Qui t'a engendré.  
Maman dit que ton esprit brasse  
D'inconnaissables levures  
Qui fermentent et font enfler  
Ta tête en ville!

Ma mère a pour nom Marie  
Jésus est mon frère  
ensemble, nous vivons  
et ne brassons pas,  
comme le fait ta mère  
Annonce-lui la nouvelle  
D'une maternité révélée,  
à l'endroit où je naquis  
et fus sevré  
des mamelles fatiguées  
cuir de ces seins  
qui à présent se fanent  
comme des feuilles de potiron.

## Fils de ma mère

Notre père se meurt  
le souffle entrecoupé de râles  
comme la machine qui t'a avalé  
lorsque tu as fait le geste de mort.  
Mère se rappelle  
– la bouche oubliée, mais pas le téton –  
comme tu prenais le sein  
que tu vidais de sa haine  
pour nourrir tes lèvres  
aux mots amers,  
toi qui jettes des charbons à ces tétons  
que tu réclamais en pleurant.  
Reviens, mon frère,  
Notre père se meurt  
maman se ratatine avec lui  
et toi, tu inventes  
un ventre rouillé  
qui luit du dehors,  
évoque un sourire de poussière  
Tu souris à un démon exporté  
il pourrait briller  
pour t'arracher à l'ennui,  
et te laisser, bouche bée  
Devant ce qui est perdu, trop loin pour être rattrapé.

traduit par Aurélia Lenoir

## TU OUBLIERAS

Si tu restes trop longtemps à l'aise  
tu ne connaîtras pas  
le poids d'unealebasse d'eau  
sur la tête chauve de la paysanne

Tu oublieras  
le poids de trois bottes de chaume  
sur la nuque forte de celle  
dont le bébé pleure sur son dos  
un brin de paille dans l'œil

À coup sûr, si tu restes à l'aise trop longtemps  
tu ne connaîtras pas la douleur  
de l'accouchement sans infirmière en blanc

Tu oublieras  
la soif, et la poussière et les gerçures aux lèvres  
de la femme dans la vallée  
partie voir le chef, qui n'est pas là

Tu oublieras  
la douleur battante d'une épine  
pour qui porte un fagot sur la tête.  
Si tu restes à l'aise trop longtemps

Tu oublieras  
la plainte dans la vallée  
de celles qui perdent un mari à la mine.

Tu oublieras  
la rude poignée de main de ces paumes rugueuses  
pleines des larmes de l'enterrement.

Si tu restes à l'aise trop longtemps  
tu n'entendras pas  
la voix stridente des vieux guerriers chanter  
les tout derniers champs de bataille engrangés.

Tu oublieras  
les pieds nus insensibles  
étréignant la terre chaude retournée par le soc

Tu oublieras  
la voix de la saison qui parle aux bœufs.

traduit par Jean-Pierre Richard

## DÉLIRE DANS LES RUES

Mes pieds meurtris ont fait leur part aujourd'hui  
et je n'en supporterai pas plus  
En tête je m'avance  
à la recherche de moi-même.  
La terre se traîne, tenaillée par un cœur meurtri :  
Se peut-il qu'il y ait plus dans les nuages  
que la pluie qui en tombe ?  
Ou bien plus dans une journée  
que les pas qui nous mènent jusqu'à la pleine lune ?  
Je salue le soleil de la main :  
suit alors le miroitement de milliers de soleils à venir.  
Je me dévêts, torse nu  
Sous la caresse humide de la pluie qui me lèche :  
Ces éclaircies sont-elles,  
dès aujourd'hui, la promesse de demain ?  
Hier et demain mêlés  
à travers moi, aux pieds et au cœur meurtris ?  
Je passe ma ceinture et reprends mon chemin  
car la route est longue et les pieds me cuisent :  
Que laisserai-je en héritage à mes enfants ?  
Des pieds blessés et un cœur lourd,  
un long voyage inachevé ?  
Bribes de conversation  
Trottoirs jonchés de promesses brisées  
Bouts de papiers d'emballage vides  
Une chouette, là-haut,  
rentre chez elle escortée d'un concert de ruines.  
Le délire dans les rues,  
pourquoi suis-je venu ici ?

traduit par Cécile Pournin



## SOUS LES TERTRES

Les champs sont en sommeil,  
Ceux d'entre eux qui s'éveillent  
Ressemblent au menton de l'ivrogne mal rasé.  
Quelque part sous ces tertres  
gît la semence puissante et douce  
qui embrasse feuille, racine et fruit.  
Mais je sais ce qui leur revient  
car les champs assoupis me disent :  
Quand le moment sera venu  
Je paierai au temps mon tribut  
et parcourrai les champs de la mémoire,  
une seule pensée en tête :

    Quelque part sous ces tertres  
    gît la semence puissante et douce  
    qui porte mes lendemains  
    racine, feuille et fruit  
    « enfant, père de l'homme »

Dans ces champs nus  
Je vois la marque du froid,  
les empreintes de ses pas sont encore chaudes  
Mais mon cœur se réchauffe  
à la chaleur contagieuse d'un soleil neuf.  
Je comprends alors

    Que quelque part sous ces tertres  
    gît la semence puissante et douce  
    qui me porte  
    au-delà de la saison

traduit par Cécile Pournin

## LA FEUILLE MORTE

Arbre dénudé qu'agite le vent,  
où est la feuille qui abritait ta joie ?  
Alors je me souviens  
de mes élans de joie migrants,  
est-ce qu'eux aussi suivent les saisons ?

traduit par Laure Manceau

## DÉCLIN

À présent les papillons s'éloignent  
des fleurs au cœur morne,  
et les abeilles ne respirent là aucun nectar.  
Même le ver vorace abandonne,  
comme la virginité une jeune mariée.  
Comme à la fin du match  
quand la foule s'évanouit  
laissant là un clochard cueilleur de papiers,  
en quête de fortunes égarées.

Je vieillis à présent et la vie m'abandonne  
comme une armée vaincue ;  
moi, piétiné comme la rosée vaincue,  
je m'allonge à présent sur l'air grimaçant  
et j'attends mon ticket,  
la dernière clause du contrat.

traduit par Laure Manceau

MUREDZI  
(Tes dernières paroles 12/6/82)

Nous avons fait la guerre  
et vaincu.  
À présent notre combat reprend  
dans de nouvelles tenues.  
Mais moi, je repose  
dans les larmes d'amour  
qui me noient.  
Même dans la tombe  
je vois qu'on se repose,  
mon cœur apaisé  
consolé par la perpétuation.  
Et vous, mes enfants,  
aimez-moi trop  
que je meure.  
Un jour  
nous enterrerons la graine  
et attendrons que l'amour germe.

traduit par Julien Le Bonheur